

IV

LA MÈRE CRUELLE

UN pauvre bûcheron ayant un jour besoin de se rendre à la ville pour ses affaires, était parti le matin, laissant à la maison sa femme et ses deux enfants. Le petit garçon avait douze ans environ et la petite fille en avait à peine une dizaine. Ce jour-là était celui où la femme avait l'habitude de faire le pain de la semaine; dès le matin elle prépara le four, mit la farine dans la *maie* et, pour se débarrasser de ses enfants tout autant que pour voir son bûcher s'augmenter d'un fagot, elle dit à son fils et à sa petite fille d'aller au bois y ramasser le bois mort, en ajoutant :

— « Celui qui me rapportera le plus de bois aura un beau gâteau grand comme une flaminique. »

Le petit garçon et la petite fille se rendirent au bois. Mais, arrivé dans la forêt, le petit garçon vit de si belles fraises dans l'herbe, de si beaux

nids sur les arbres, qu'il se laissa tenter, oublia qu'il venait ramasser le bois mort, s'occupa de fraises et d'oiseaux et laissa là le fagot qu'il devait rapporter.

La petite fille, plus raisonnable, laissa de côté les fleurs, les nids et les fruits, ramassa le bois mort que le vent avait fait tomber des arbres, et, de brindille en brindille, de bâton en bâton, de branche en branche, réunit bientôt assez de bois pour faire un fort gros fagot.

Son fagot terminé :

— « Viens-tu, frère ? Il se fait déjà tard et il nous faut rentrer à la maison. Mais j'y songe. Que va dire maman en te voyant revenir sans fagot ? Tu seras certainement grondé. Si tu le veux bien, tu prendras la moitié de mon fagot et ma mère ne s'apercevra de rien.

— La moitié ? Mais tu n'y songes pas. J'en veux plus de la moitié, sinon je serais battu. Je veux gagner le gâteau, — que je te donnerai, du reste, — parce que je suis plus vieux que toi et que c'est aux garçons de travailler plus que les petites filles.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas ramassé le bois mort au lieu de dénicher des nids et de cueillir

des fleurs? Si tu ne veux pas de la moitié de mon fagot, tu n'auras rien.

— Ah! je n'aurai rien! Tu crois cela; tu vas voir que j'aurai tout le fagot. »

Et l'enfant prit la petite fille et la lia sur l'échelle du garde. Puis, s'emparant du fagot de sa sœur, il laissa là celle-ci et retourna à la maison.

La mère venait justement de retirer du four une belle fournée de pain et une belle flamique toute dorée, bien appétissante.

— « Où est ta sœur? demanda-t-elle à l'enfant.

— Elle est restée au bois à cueillir des fraises et des fleurs; elle ne tardera sans doute pas à rentrer.

— Et son fagot?

— Oh! elle n'en a pas. Elle a préféré s'amuser à courir après les papillons... Pour moi, j'ai bien travaillé, tu le vois par ce gros tas de bois que je te rapporte. J'ai gagné le gâteau, n'est-ce pas, mère? »

La femme du bûcheron prit la belle flamique et la donna à son fils. Celui-ci, au lieu de la manger, la conserva pour sa sœur, qu'il s'apprêtait à aller délier dans la forêt, quand il la vit

rentrer à la maison accompagnée du garde, qui l'avait trouvée attachée à l'échelle et qui s'était empressé de la débarrasser de ses liens.

— « Pourquoi rentres-tu si tard? et comment se fait-il que tu ne rapportes pas de fagot comme ton frère? » lui dit sa mère lorsque le garde se fut éloigné.

La petite fille ne répondit pas. Alors sa mère, se mettant en colère, prit un bâton et en frappa sa fille jusqu'à ce que le petit garçon eut avoué avoir pris le fagot de sa sœur.

— « Ah! bien, il en est ainsi! C'est bon. Tu vas me le payer. Reste ici pendant que ta sœur ira attendre ton père à l'entrée du village. »

La petite fille sortit et son frère resta seul avec sa mère.

La méchante femme se saisit d'un grand couteau et tua son enfant, puis elle le coupa par morceaux et le mit à cuire dans la marmite pour préparer le souper du mari.

La petite fille revint sans avoir vu son père.

— « Où est mon frère, maman? »

— Je n'en sais rien; il est sorti il y a quelques minutes. Je l'ai battu d'importance et, sans doute, il est allé pleurer chez sa grand'mère. »

L'enfant chercha son frère et, ne le trouvant pas, revint auprès de sa mère.

Le père, étant revenu de la ville, se mit à table et mangea avec beaucoup d'appétit une jambe de son fils, que venait de lui servir la méchante femme.

La petite fille ramassa les os pour les placer dans un coin de la maison.

Elle entendit alors l'un des os chanter d'une voix bien douce et comme en pleurant :

« Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé. »

— « Oh ! mon Dieu ! se dit l'enfant. C'est la voix de mon frère que j'entends ainsi. Ma méchante mère l'a tué. Demain j'irai le dire à la vieille mendiante qui passe pour sorcière dans le village. »

La petite fille ne put guère dormir de toute la nuit. Dès le matin elle se leva, s'habilla à la hâte et courut chez la vieille sorcière, à qui elle raconta ce qui était arrivé la veille.

La mendiante lui donna un « petit mouchoir sacré » en lui recommandant d'y placer les os du

petit garçon et de mettre le tout sous la cheminée.

Revenue chez ses parents, l'enfant prit les os de son frère, les noua dans le mouchoir sacré et les plaça à l'endroit indiqué.

La nuit suivante, le père fut réveillé en sursaut par un grand bruit dans la cheminée ; il se leva et écouta ce qui se passait. Il entendit une petite voix qui chantait doucement :

« Ma mère m'a tué ;
Mon père m'a mangé ;
Ma sœur m'a mis dans un mouchoir sacré. »

Etant allé voir à la cheminée, il aperçut son fils entouré de jolis petits anges qui chantaient :

« Sa mère l'a tué ;
Son père l'a mangé ;
Sa sœur l'a mis dans un mouchoir sacré. »

Puis l'un des anges descendit vers le bûcheron et lui mit sur la tête une magnifique couronne d'or. Ceci fait, les anges et l'enfant disparurent.

L'homme se recoucha et, à son réveil, le lendemain, ne dit rien à sa femme de ce qui lui était arrivé cette nuit-là. La petite fille ne retrouva plus

le petit mouchoir sacré à l'endroit où elle l'avait placé.

La nuit suivante, l'enfant fut réveillée par une douce musique où se mêlaient ces mots :

« Mon père m'a mangé ;
Ma sœur m'a mis dans le mouchoir sacré ;
Mais ma mère m'a tué. »

Elle se leva pour aller à la cheminée. Elle la trouva toute éclairée et remplie de beaux anges roses, joufflus, entourant le petit frère et chantant :

« Son père l'a mangé ;
Sa sœur l'a mis dans le mouchoir sacré ;
Mais sa mère l'a tué. »

Le petit garçon vint embrasser sa sœur et disparut après l'avoir couronnée d'une couronne taillée dans un seul diamant.

Craignant la colère de sa mère, l'enfant ne dit rien le lendemain en se levant.

La troisième nuit, la « mère cruelle » fut éveillée par un bruit inaccoutumé dans la cheminée ; elle se leva et entendit son fils chanter ainsi :

« Ma sœur m'a mis dans le mouchoir sacré ;
Mon père m'a mangé ;
Malheur à ma mère, qui m'a tué. »

Au même instant une grosse boule de feu et de soufre tomba sur la tête de la mégère et la brûla vive dans d'horribles souffrances.

Le petit garçon ne reparut plus à partir de ce jour et le bûcheron put vivre assez heureux avec sa bonne petite fille.

*(Conté en janvier 1878, par Constant Vasseur,
de Rossignol [Somme]).*

V

LE SIFFLET QUI CHANTE

UNE bonne femme avait deux enfants, un petit garçon et une petite fille. Ayant, un jour, besoin de bois pour chauffer son four, elle envoya le petit garçon et la petite fille au bois voisin pour lui rapporter chacun un fagot de brindilles et de bois mort.

— « Pendant ce temps, ajouta la mère, je mettrai la farine dans la maie et je pétrirai le pain de la semaine. Hâtez-vous, surtout, et rapportez-moi de beaux fagots. Du reste, j'aurai soin de